



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France (BnF)

LA REVUE

HEBDOMADAIRE

LOUIS GUICHARD.....	La Guerre navale et les quatre saisons.	131
GUSTAV STRESEMANN.....	Goethe et Napoléon.....	159
PIERRE LYAUTÉY.....	L'Amérique et l'américanisme.....	174
LOUIS LATZARUS.....	La Vie tourbillonnante de Beaumarchais (<i>fin</i>). (Les fusils suspects. — On envahit la Propontide. — En prison — Une vieille tourmentée)	188

MAURICE CONSTANTIN-WEYER.....	La Vie littéraire : Le « livre de la guerre » peut-il être vraiment écrit par notre génération?	224
PIERRE BOST.....	Spectacles et promenades : Au clair de la lune. — La lettre. — Dans la rue.....	228
PAUL FIERENS.....	Chronique artistique : Remarques sur l'art d'aujourd'hui.....	233
LOUIS LATZARUS.....	Chronique politique : Le Cabinet Tardieu.....	242

LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière — PARIS (6^e)

8 2 111

En 1930 LA REVUE HEBDOMADAIRE
publiera des écrivains :

... de l'Académie française :

LOUIS BERTRAND, HENRY BORDEAUX, MAURICE
DONNAY, ÉDOUARD ESTAUNIÉ, PAUL VALÉRY, ETC...

... qui ont eu le prix Goncourt :

JÉROME et JEAN THARAUD.. **Barrès, Péguy et nous
aussi... (MÉMOIRES).**

HENRI BÉRAUD.. .. **Les Lurons de Sabolas
(ROMAN).**

MAURICE BEDEL. **Suite danoise (CONTES).**

MAURICE CONSTANTIN-
WEYER.. .. **ChAMPLAIN (HISTOIRE).**

... et aussi :

GEORGES BERNANOS.. .. **Un témoin de la race :
Drumont.**

ABEL BONNARD.. .. **Napoléon.**

Émile BURÉ.. .. **Clemenceau.**

COLETTE.. .. **Mes Souvenirs.**

ANDRÉ GIDE.. .. **Chopin.**

ANDRÉ MAUROIS.. .. **Lyautey.**

GUY DE POURTALÈS.. .. **Wagner. Etc., etc...**

LA REVUE HEBDOMADAIRE

FONDÉE EN 1891 PAR PLON-NOURRIT ET C^{ie}, ÉDITEURS

DIRECTEUR : FRANÇOIS LE GRIX

RÉDACTEUR EN CHEF : ROBERT DE SAINT JEAN



Prix des abonnements :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
FRANCE, COLONIES.....	90 ^f »	50 ^f »	25 ^f »
ÉTRANGER :			
PAYS A TARIF POSTAL RÉDUIT.....	110 ^f »	60 ^f »	35 ^f »
PAYS A PLEIN TARIF POSTAL.....	130 ^f »	70 ^f »	40 ^f »

Abonnement d'un an (France, Colonies) payable en 2 termes 45^f et 45^f.

Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.

Adresser la correspondance concernant les abonnements à l'Administrateur de **LA REVUE HEBDOMADAIRE**. On s'abonne aussi dans les librairies et dans les bureaux de poste de France et de l'Étranger. Il ne sera tenu compte d'une demande de changement d'adresse que si elle est accompagnée de 1 fr. en timbres-poste.

PUBLICITÉ : S'adresser à MM. DE PLAS et ALEXANDRE, 7, rue Clauzel (TRUDAINE 27-11), et à LA REVUE HEBDOMADAIRE
Tél.: Littré 42-53 8, rue Garancière, PARIS Chèque postal 178-70

LA REVUE HEBDOMADAIRE ne publie que de l'inédit.

La REVUE ne répond pas des manuscrits non insérés. Les auteurs non avisés après trois mois du sort de leurs ouvrages peuvent les reprendre à nos bureaux pendant trois mois. Pour recevoir à domicile les manuscrits, prière d'envoyer le montant de l'affranchissement.



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

GOETHE ET NAPOLEON ⁽¹⁾

Sous quel aspect Napoléon s'est-il présenté d'abord, aux yeux de Goethe? Un trait qui me paraît décisif, c'est que celui-ci vit en Bonaparte avant tout l'homme qui avait dompté la Révolution. L'empereur avait transformé la Révolution française en une évolution vers l'ordre, et, faisant plus encore, il avait fondé un empire resplendissant d'un éclat incomparable : ce fut là le point qui décida de l'attitude de Goethe. Il serait faux de croire que l'illustre poète considérât la Révolution comme une chose immorale. Du moins a-t-il déclaré que de telles perturbations ne seraient jamais possibles sans les fautes des gouvernements. Ce qui est significatif, c'est qu'il a regardé comme une des plus grandes fautes de la maison royale de France le dédain de l'étiquette affiché par Marie-Antoinette. Il était, d'ailleurs, prévenu contre les rois qui perdaient leur couronne.

Le baron von Zedlitz, qui avait combattu lui-même

(1) Nos lecteurs savent, depuis le numéro de la semaine dernière où ils ont lu l'article consacré à M. Stresemann, que l'ancien ministre des Affaires étrangères allemand avait orné sa villa des portraits de Goethe et de Napoléon, à qui il rendait un culte particulier. Dans l'étude que nous publions aujourd'hui, et qui paraîtra bientôt aux éditions Victor Attinger, l'homme d'État défunt analyse précisément les rapports du poète et de l'Empereur. On trouvera dans ces pages, avec des vues historiques intéressantes, des réflexions qui éclairent la figure mystérieuse de celui qui, disciple de Bismarck, mourut ennemi des nationalistes de son pays. (N. D. L. R.)

contre Napoléon, l'a dépeint dans le costume que lui prêtait la légende populaire :

*Er trägt ein kleines Hütchen,
Er trägt ein einfach Kleid,
und einen kleinen Degen trägt er an seiner Seit' (1)*

Le baron von Gaudy a créé le type du cavalier napoléonien dévoué corps et âme à son idole :

*Ich kenne keine Heimat als einzig die Schwadron,
Mein Kirchturm ist der Adler,
Mein Gott Napoleon (2).*

Lisez Grabbe, Platen, Freiligrath, Immermann, Grillparzer, Anastasius Grün, Byron, Manzoni, Gerhard Hauptmann, partout vous trouverez la preuve de l'attirance magique que Napoléon a exercée sur les esprits poétiques.

* * *

Quelque impartial que fût Goethe dans le jugement qu'il portait sur les fautes des gouvernements, la Révolution n'en constituait pas moins à ses yeux une infraction à l'ordre public. L'évolution de la Nature ne se fait pas par sauts, et toutes ses idées reposaient sur la conception d'un monde évoluant naturellement. Or, il avait vu la Révolution française glisser de Mirabeau à Marat, commencer par la proclamation des Droits de l'homme pour aboutir au règne de la guillotine. De même que Luther modifia son attitude à l'égard des paysans rebelles lorsque leur mouvement dégénéra, de même

(1) Bien simple était sa mise :
Petit chapeau, petite épée,
Et grande redingote grise.

(2) Un seul pays m'est cher, celui de l'escadron;
Un aigle est mon clocher,
Mon Dieu : Napoléon.

que Schiller changea d'opinion par rapport à la Révolution française, Goethe, esprit bien plus conservateur, éprouva d'emblée de l'aversion à l'égard d'une évolution susceptible de provoquer de tels événements. Il est bien probable que les nouvelles qui venaient alors de France ont inspiré aux contemporains de la Révolution un sentiment analogue à celui que nous éprouvons lorsqu'on nous parle de la Russie bolcheviste. Combien de fois les hommes de notre génération ne se sont-ils pas demandé si, décidément, il n'y avait plus une individualité capable de mettre fin à la situation dans laquelle la Russie se trouve engagée? De quel œil un homme du caractère de Goethe regarderait-il celui qui bouleverserait de fond en comble la Russie actuelle, s'y emparerait du pouvoir souverain et, en quelques années, y rétablirait l'ordre dans le domaine économique, financier et militaire? Tel apparut Napoléon aux yeux de ses contemporains, tel il se présenta aux yeux de Goethe. Le monde entier soupirait après l'homme qui rendrait le repos à l'Europe : *Herr ist, der uns Ruhe schafft* (1). Et c'est quand Napoléon eut rétabli l'ordre, constitué son empire, mis fin à la dépréciation de la monnaie, que Goethe l'a peut-être comparé une fois à ce Jules César, dont il n'aurait, d'ailleurs, jamais écrit le drame pour y glorifier Brutus. « *Woher wir daz Recht haben, zu regieren, fragen wir nicht, wir regieren* » (2). C'est à Napoléon, nouveau César, que se rapportent les paroles de Goethe : « *Sie gönnten Caesarn das Reich nicht und wussten's nicht zu regieren* (3). » Goethe a été le témoin de la Révolution et l'a jugée avec amertume en disant qu'en des temps comme ceux-là on ne parle plus que de liberté, alors qu'au fond il ne s'agit, tout simplement, que de faire

(1) Qui rétablira l'ordre sera notre maître.

(2) Nous ne demandons pas d'où nous vient le droit de régner, nous régnons.

(3) Ils enviaient à César l'empire qu'ils ne savaient pas gouverner.

passer l'influence et la fortune d'une main dans l'autre. De quel accent merveilleux vibre toujours à nos oreilles le dernier chant de *Hermann und Dorothea*, où Goethe évoque une période, comparable à la nôtre, « *wo die Grundgesetze sich lösen der festesten Staaten und der Besitz sich trennt vom alten Besitzer* » (1). Ces vastes perturbations lui inspirent la formule « *Wir wollen halten und dauern* » (2), par laquelle il s'atteste conservateur à l'égard de tout ce qu'il peut y avoir de sain dans les régimes existants. C'est pour le Napoléon restaurateur de l'ordre que Goethe ressentait de la sympathie, même avant d'être entré en rapport avec lui.

Étant donné la rareté des renseignements que nous possédons sur les idées de Goethe en matière politique, il est difficile de constater s'il a existé une relation quelconque entre cette orientation de son esprit et la situation générale du monde, par laquelle Ranke explique la politique de Napoléon. Il est bien prouvé par de nombreux témoignages que les choses de la politique remuaient le poète jusqu'au fond de son être, et les paroles prophétiques qu'il a prononcées à propos du canal de Panama montrent qu'il avait également dans ce domaine un don de divination particulier. Ses propres déclarations ne nous apprennent pas s'il avait une vue nette de la grande lutte engagée contre l'Angleterre par Napoléon en sa qualité de chef des puissances continentales, mais les paroles qu'il adresse, dans ses poésies de Carlsbad, à l'épouse de Napoléon sont, à cet égard, curieuses, significatives et semblent presque confirmer cette idée :

*Ist jenem erst das Ufer abgewonnen,
Dass sich daran die stolze Woge bricht,*

(1) Où s'écroulent soudain les États les plus forts ;
Où les biens des aïeux sont victimes du sort.

(2) Maintenons et durons.

*So tritt durch weisen Schluss, durch Machtgefechte,
Das feste Land in seine alten Rechte (1).*

Si l'on considère le fait que Goethe n'a pas écrit une seule phrase sans l'avoir profondément méditée, on peut supposer que ce quatrain ne figurerait pas dans une poésie offerte en hommage à une personnalité si marquante s'il n'avait tenu à y exprimer une idée politique bien arrêtée.

Mais ce n'est certes pas une conformité d'idées dans ce domaine qui a déterminé l'attitude de Goethe à l'égard de Napoléon. L'élément décisif pour lui fut plutôt la haute estime qu'il éprouvait, ainsi que nous l'avons montré, pour l'homme qui avait ramené l'Europe révolutionnaire dans la voie de l'ordre. Ce fut aussi son respect pour cette grande personnalité, et finalement la sympathie instinctive que ces deux natures, sœurs par le génie, ressentaient l'une pour l'autre. La grandeur de Napoléon et l'impression produite par sa personne n'apparaissent clairement que si l'on compare l'Empereur aux princes qui, à son époque, régnaient en Europe. Quelle figure font à côté de Napoléon le bonhomme François, qui occupait le trône impérial d'Autriche, ou Frédéric-Guillaume III de Prusse, personnage correct, mais d'intelligence médiocre, ou même Alexandre de Russie, souverain doué d'éblouissantes qualités, mais pénué de volonté!

Goethe savait nettement distinguer entre la personne qui gouvernait un pays et ce pays même. Sous ce rapport, la courte phrase qu'il écrivit dans *Dichtung und Wahrheit* (2) est significative : « *Wir waren alle fritzisch*

(1) Quand celui-là verra conquérir ses rivages
Où le fier océan brise ses flots sauvages,
Alors, après la paix, œuvre sage des rois,
Notre vieux continent reprendra tous ses droits;

2 Vérité et fiction.

gesinnt, denn was ging uns Preussen an » (1). Ce mot montre que Goethe faisait abstraction de l'opinion politique qu'on pouvait avoir sur la Prusse en soi. L'aimant qui l'attirait, c'était la personnalité. Le poète aurait pu dire aussi inversement : « J'étais du parti napoléonien, car peu m'importait la France. »

Personne ne conteste que Napoléon n'ait été un des plus grands capitaines de l'univers ; il est difficile de nier qu'il ait été un grand écrivain ; mais on oublie souvent, chez nous, qu'il a été grand aussi comme homme d'État et comme législateur. L'énergie avec laquelle il terrassa la Révolution révéla ses qualités d'homme d'État et montra que la force était à ses yeux le facteur décisif de la vie politique. Qu'on se rappelle le mot du jeune Bonaparte assistant à l'envahissement des Tuileries : « *Comment a-t-on pu laisser entrer cette canaille ! Il fallait en balayer quatre ou cinq cents avec des canons, et le reste courrait encore !* » Mais pour apprécier pleinement l'homme d'État que fut Napoléon, il faut se rappeler combien l'aspect de la France se transforma sous le Consulat et l'Empire. Aujourd'hui encore nous voyons les traces de son œuvre législative dans le Code qui porte son nom et qui resta en vigueur dans les Pays rhénans jusqu'à la promulgation du Code civil allemand. Supérieur à ses frères par l'intelligence, l'Empereur leur donnait fréquemment sur la manière de gouverner des conseils qui, de nos jours encore, mériteraient d'être suivis. Nous le voyons prendre intérêt à des questions absolument modernes, telles que celle de l'impôt sur la plus-value, impôt qu'il propose de créer quand, par suite de ses victoires et de l'éclat donné au nom français, il voit Paris grandir sans que l'État profite de la hausse du prix des immeubles. De même il s'occupe de la question ultramoderne de la spéculation à la baisse sur les devises

(1) Nous étions tous du parti « fritzien », car peu nous importait la Prusse.

nationales, et il n'hésite pas à réprimer sévèrement de pareilles manœuvres, mesure excellente, puisqu'elle consacre la prépondérance de l'autorité publique sur la spéculation privée. La dépréciation des assignats de la Révolution eut pour contre-partie, à l'époque de Napoléon, la hausse de la monnaie française. Quel contraste entre la France anarchique où les partis s'entre-déchiraient avec fureur, où la guillotine était devenue une institution politique, et la France réorganisée, que nimbait déjà de son aurore l'éclat grandissant de sa puissance ! Avoir accompli ces choses — et presque seul — ce n'est assurément pas l'œuvre d'un petit esprit, ni d'un homme d'État médiocre !

Ce qui, en outre, ne saurait manquer de remuer tout cœur humain, c'est le spectacle de Napoléon déchu de sa puissance et exilé à Sainte-Hélène. Il a repoussé toute tentative faite pour l'humilier. Sa grandeur est de ne pas avoir abdiqué sa dignité sous les coups de l'adversité. Les Allemands, qui ont peu le sens du beau geste, sont enclins à considérer comme une pose ce que d'autres nations admirent comme la marque d'un esprit supérieur aux événements. Les harangues adressées par Napoléon à sa garde, dans la cour du château de Fontainebleau, resteront immortelles dans l'Histoire, ainsi que le testament où il exprime en termes devenus fameux le désir que ses cendres reposent au bord de la Seine au milieu du peuple français qu'il a tant aimé. Rappelez-vous aussi la scène où, revenant de l'île d'Elbe pour reprendre possession de son trône, il se présente aux soldats envoyés contre lui, ouvre sa redingote et leur dit : « *S'il en est un parmi vous qui veuille tuer son général, son Empereur, il le peut, me voici.* » Plus d'un monarque n'aurait pas été abandonné par ses troupes et par son peuple s'il avait agi de même au moment décisif (1). Tournons nos

[1] Cette allusion de l'homme d'État allemand à la poltronnerie de

regards vers Napoléon captif à Sainte-Hélène, et nous voyons qu'en dépit des vexations que lui fait endurer son gardien anglais, il n'oublie jamais qui il a été. Rappelons-nous aussi comment il répond à l'impertinence de Hudson Lowe, qui l'invite chez lui « à l'occasion de la visite d'un certain M. X... », comment il refuse d'accepter toutes les lettres qui ne portent pas les titres auxquels il a droit, et de quelle façon il répond au gouverneur anglais, lorsque celui-ci menace de lui couper les vivres : « *Voyez ce camp, où sont des soldats. J'irai et je leur dirai : Le plus vieux soldat de l'Europe vient vous demander de manger la gamelle avec vous, et je partagerai leur dîner.* » Quelle attitude dans les terribles épreuves de l'exil ! Il en est réduit à lui-même, personne ne lui apporte des nouvelles du monde, il ne reçoit pas les lettres de son fils ; seuls lui sont remis les journaux contenant des caricatures et des infamies sur sa personne ; seuls ses derniers fidèles demeurent auprès de lui. Au milieu des plus grands malheurs qui s'abattent sur ce prisonnier dépourvu de tout secours, l'influence de sa personnalité continue à rayonner. Et quand il meurt dans la solitude et l'abandon, quand le gouverneur anglais interdit aux soldats de Sainte-Hélène de placer une garde d'honneur autour de son cercueil et de tirer une salve sur sa tombe, alors la crânerie militaire se révolte contre le gouverneur civil, et la petite garnison déclare au représentant du gouvernement britannique qu'elle ne permettra à personne au monde de lui défendre de rendre à Napoléon les honneurs auxquels il a droit.

* * *

C'est bien ce rayonnement magnétique de la personnalité qui a exercé ses effets sur Goethe. Certes, il se peut

Guillaume II donne assez bien l'idée du discrédit où sont tombés les Hohenzollern même chez les « modérés » (N. D. L. D.)

que Napoléon, comme tous les grands hommes, ait eu en lui quelque chose de démoniaque. Cela moins que toute autre chose eût été fait pour lui aliéner l'esprit du poète qui, mieux qu'aucun autre, a reconnu et peint ce qu'il y a de diabolique dans la nature humaine. Aussi, lors même que la haine du monde entier se dressait contre l'Empereur, elle ne put détourner Goethe de la haute idée qu'il se faisait de Napoléon.

*Ich kann mich nicht bereden lassen,
Macht mir den Teufel nur nicht klein,
Ein Kerl, den alle Menschen hassen,
der muss was sein (1).*

A plusieurs reprises, Goethe a exprimé dans cet ordre d'idées ce qu'il pensait de Napoléon, et cela du ton le plus enthousiaste et le plus admiratif. Dans un entretien avec Eckermann, à qui il dit : « *Da war Napoleon ein Kerl, sein Leben das Schreiten eines Halbgottes, von Schlacht zu Schlacht, von Sieg zu Sieg (2).* » Et comme Eckermann lui répondait que les hauts faits de Napoléon dataient de sa jeunesse, les affinités de même nature que Goethe sentait lui inspirèrent la réponse suivante : « *Man muss jung sein, um grosse Taten zu vollbringen, ich habe auch meine Liebeslieder und meinen Werther nicht zum zweiten mal geschrieben* » (3). Le vaste monde des idées où se mouvaient ces deux grands hommes qui semblent se tendre fraternellement la main dans la sphère supérieure de l'esprit, malgré la diversité de leurs

(1) Que m'importe ce bavardage !
Je vois le diable tel qu'il est :
Un gars que tout le monde hait
Doit être un rude personnage !

(2) Parlez-moi de Napoléon voilà un gaillard ! Sa vie, celle d'un demi-dieu : de bataille en bataille, de victoire en victoire.

(3) Il faut être jeune pour accomplir de grands faits ; moi non plus, je n'ai écrit une seconde fois ni mes chants d'amour, ni mon *Werther*.

domaines respectifs, se trouve tout entier contenu dans ce « moi non plus ». Nul doute que Goethe n'ait senti d'une façon consciente la fraternité de génie qui le rapprochait de Napoléon. Pour lui, l'humanité n'a jamais existé, il n'y a eu que des humains, et parmi les humains qu'il reconnaissait comme des personnalités, il en était deux dont il aimait surtout à parler : Napoléon et Byron, — ce lord Byron, le seul à qui il fit une place à côté de lui, et pour qui il a écrit, ainsi que pour Schiller, l'admirable chant funèbre qui termine la scène d'Euphorion dans *Faust*. De même qu'en parlant de Byron, il déclarait l'estimer comme son égal, de même aussi, quand longtemps après Erfurt, sa langue se délia pour la première fois et qu'il parla de son entrevue personnelle avec Napoléon, il exprima le profond sentiment de satisfaction qu'il éprouvait d'avoir été traité, en quelque sorte, d'égal à égal par un des grands de ce monde. Lui-même n'a pas exposé, d'une façon suivie, dans ses œuvres poétiques, l'idée qu'il se faisait de la personnalité de Napoléon mais on peut supposer qu'il n'aurait pas traduit l'ode grave de Manzoni à Napoléon si elle n'avait pas répondu à son propre sentiment.

Toutefois, dans les rapports que Goethe eut avec Napoléon il n'y a pas trace d'obséquiosité, sentiment qui d'ailleurs lui était absolument étranger, bien que sa mentalité conservatrice lui ait prescrit l'emploi des formules un peu serviles alors en usage dans des lettres adressées à un monarque. Mais les deux hommes avaient le sentiment de l'analogie de leur caractère ; tous deux reconnaissaient probablement aussi que leurs natures étaient les plus congéniales de leur temps : chacun d'eux était sans égal dans son domaine et souverain dans son empire. Goethe en avait pleinement conscience, et, comme on l'a dit à bon droit, il n'eût pas été surpris qu'un beau jour, on lui donnât, à lui également, le titre de prince. Ils étaient réalistes dans leur façon de conce-

voir la vie et professaient le même mépris profond des hommes.

Il est extrêmement regrettable que nous ne possédions pas un compte rendu détaillé de l'entrevue d'Erfurt. Mais il n'est pas douteux que l'entretien n'ait produit une grande impression sur les deux hommes. Goethe fit à Erfurt la connaissance non seulement de l'Empereur, mais encore de l'homme qui portait *Werther* dans sa giberne et ne se divertissait pas seulement à lire ce livre pendant ses heures de loisir, mais qui pouvait signaler à l'auteur une faute de logique dans le plan du roman. « *Voilà un homme,* » dit Napoléon au moment où Goethe sortit de la chambre. Ces paroles auront une suite ; elles trouveront leur continuation dans le salut que l'empereur envoya au poète allemand la nuit où, revenant précipitamment de Russie et arrivé dans un relais quelconque, il demanda où il se trouvait et apprit qu'il était à Weimar. De même que Napoléon tressaillit dans sa fuite en entendant ce nom de Weimar et envoya ses salutations à « l'homme » avec lequel il s'était entretenu à Erfurt, de même aussi Goethe se sentit remué jusqu'au plus profond de son être au moment où les boulets de Leipzig commençaient à décider du sort de l'Empereur. Les comédiens de la troupe de Goethe lui ayant demandé d'écrire un épilogue pour une pièce assez faible, *le Comte d'Essex*, il y réfléchit pendant que tonnaient au loin les derniers coups de la bataille décisive. Et comme s'il avait vu, dans un éclair prophétique, le déclin du grand homme auquel il se sentait attaché, il prit sa plume et écrivit les vers suivants :

*Der Mensch erfährt, er sei auch wer er mag,
Ein letztes Glück und einen letzten Tag (1).*

(1) Tout mortel ici-bas, quel que soit son destin;
A son dernier bonheur et son dernier matin.

On peut se demander si Goethe ne s'est peut-être pas laissé séduire par la personne de Napoléon et par l'admiration et l'amabilité dont celui-ci fit montre envers lui, et si ces facteurs n'ont pas trop favorablement influencé le jugement du grand poète sur le grand empereur. Se poser cette question, c'est y répondre par la négative. S'il est un homme auquel les princes n'en ont jamais imposé, c'est bien Goethe, — le fait est certain et toutes les formules de politesse n'y peuvent rien changer, car Goethe s'est également servi de ces formules dans les lettres adressées aux Sénats des États libres et républicains. Dans la puissante personnalité de Napoléon, ce n'était pas seulement le monarque qui l'attirait, car la chute de l'Empereur n'a point modifié l'attitude du poète. Goethe a gardé jusqu'à sa dernière heure, dans son cabinet de travail, le petit buste en bronze de Napoléon, ainsi que trois bas-reliefs de l'empereur dans un autre petit cabinet de travail d'où le poète avait fait enlever tout ce qui aurait pu l'empêcher de concentrer son esprit, et où nous ne voyons aucune autre image de prince. Ses jugements remontent en grande partie à une époque antérieure à l'entrevue d'Erfurt, de sorte qu'on ne peut prétendre que l'attitude du poète à l'égard de Napoléon ne résulte que de l'impression que lui avait faite l'Empereur lors de cette entrevue. Nombre de têtes couronnées se sont entretenues avec Goethe, sans qu'il ait noté un seul mot de ces conversations. Si donc l'entrevue d'Erfurt produisit sur lui un tout autre effet, cela tient sans doute à ce que, vis-à-vis de Napoléon, il se sentit impressionné, non point par le monarque comme tel, mais par la personnalité de Bonaparte entrant en contact avec la sienne.

Il serait également faux de supposer que les idées de Goethe, en ce qui concerne les guerres de délivrance, lui aient été dictées par l'admiration qu'il éprouvait pour Napoléon. Il a dit, en d'autres occasions, comment il

envisageait les guerres de délivrance. Il ne pouvait se réjouir à l'idée que l'Allemagne ne fût à même de recouvrer sa liberté qu'avec l'aide de la Russie. Aussi jugeait-il la décision de ces guerres au point de vue européen et mondial et non pas seulement au point de vue prussien. Or, si on les envisage ainsi, les guerres de délivrance prennent un tout autre aspect, et il n'est pas étonnant qu'étant donné les sympathies de Goethe pour une politique universelle, les choses lui soient apparues sous un jour fort différent, si justifiée que fût, bien entendu, la façon de voir prussienne.

Pour celui qui connaissait, à cette date, le morcellement politique de l'Allemagne, qui voyait les princes de la Confédération du Rhin adapter leur politique aux circonstances du moment et qui sentait combien l'idée de l'unité faisait défaut à l'Allemagne, encore divisée par une lutte mesquine entre les intérêts territoriaux, — il était bien naturel de douter qu'il fût jamais possible de résister à Napoléon, qui concentrait en sa personne toutes les forces contre lesquelles l'Allemagne avait à combattre. Combien elle semblait chétive, cette Allemagne d'alors, comparée à son grand adversaire ! Si elle n'était plus une mosaïque composée d'une centaine de royaumes, duchés, principautés, évêchés et comtés, elle le devait à l'arrêt de la députation d'Empire que Napoléon avait imposé, lui, qui voyait bien mieux que le peuple allemand complètement décentralisé la nécessité d'un pouvoir central unique. Quelles ne furent pas les difficultés que, partout en Allemagne, les gardiens attitrés des doctrines traditionnelles suscitèrent aux grands hommes d'État qui, comme Stein et Hardenberg, s'efforçaient de convertir leur nation à des idées nouvelles ! Faut-il s'étonner que, dans ces circonstances, l'idée soit venue à Goethe que Napoléon était trop grand pour que l'Allemagne désunie pût le vaincre ? Cette idée ne touche en rien aux sentiments que Goethe éprouvait à l'égard de

l'Allemagne. Son cœur était allemand, plus allemand peut-être que celui d'aucun des poètes qui furent ses contemporains ou qui vinrent après lui ; mais cela ne l'empêchait pas de regretter profondément que l'Allemand, excellent quand on le considérait isolément, fût souvent si lamentable quand il se confondait dans la masse du peuple. On connaît les paroles que Goethe prononça après la bataille de Leipzig : « *Napoleon ist besiegt, nun gut, was soll nun werden, ist wirklich das Volk erwacht, weiss es, was es will?* » (1).

Le Congrès de Vienne allait montrer combien Goethe avait raison de poser cette question. De même, le régime de Metternich, succédant à l'admirable soulèvement des guerres de délivrance, devait prouver combien le poète avait vu juste dans la situation politique d'alors.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner en détail l'attitude prise par Goethe en face des guerres de délivrance, mais il serait certainement faux de supposer que son cœur n'ait pas battu à l'unisson de celui du peuple allemand. Son jugement n'a pas été exclusivement celui d'un cosmopolite ; il n'a point cru que la civilisation française fût supérieure à la civilisation allemande ; il n'a pas suivi l'appel de Napoléon, qui l'invitait à se rendre à Paris et à se faire admirer dans l'éclat éblouissant de la Ville-Lumière : il est resté en Allemagne, dans sa modeste petite ville de Weimar. Ce dont Goethe ressentait l'attraction, ce n'était pas l'amour pour la France ou le génie français, c'était la personnalité du grand homme dont il ne trouvait pas l'équivalent en Allemagne. Si l'Allemagne avait eu alors un Bismarck (2), et la France un roi sans prestige, nul doute que tout l'amour et toute

(1) Voilà Napoléon vaincu. C'est fort bien, mais que va-t-il arriver maintenant? Le peuple s'est-il vraiment réveillé? Sait-il ce qu'il veut?

(2) Cette phrase hypothétique donne assez clairement la preuve de l'admiration que Stresemann concevait pour le chancelier de fer...
(N. D. L. R.)

la vénération du poète n'eussent été acquis à ce Bismarck. C'est à bon droit qu'une Association des amis de Goethe pourrait choisir « Goethe et Bismarck » comme sujet de conférence pour une de ses réunions, bien que Goethe n'ait jamais vu ce grand homme d'État.

Somme toute, rien ne caractérise mieux les rapports de Goethe et de Napoléon que ces deux vers, si significatifs pour Goethe lui-même :

*Volk und Knecht und Ueberwinder, sie gestehn
zu jeder Zeit,
Höchstes Glück der Erdenkinder sei doch die Per-
sonlichkeit (1).*

Tâchons, à l'instar de Ranke, de nous pénétrer des principes qui présidèrent à la politique napoléonienne. Essayons d'oublier le portrait que la légende a fait de l'Empereur et de nous élever à une compréhension digne de son génie fascinateur et de sa haute personnalité — alors, il nous apparaîtra que l'attitude de Goethe à l'égard de Napoléon s'accorde avec les idées générales du poète et avec celles de son époque.

GUSTAV STRESEMAN.

(1) Peuples, valets, vainqueurs l'ont toujours attesté,
Il est un seul bonheur : la personnalité !